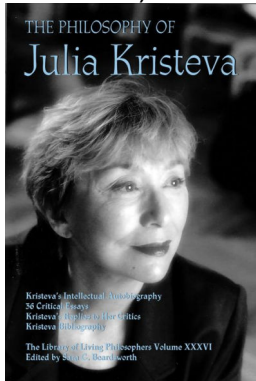


Julia Kristeva est une philologue, psychanalyste et femme de lettres française d'origine bulgare. The *Library of living philosophers* lui a consacré récemment un livre important : *The Philosophy of Julia Kristeva*. Alain Delaye a collaboré à la publication de cet imposant ouvrage en rédigeant le chapitre : *The Need to believe and the Desire to know* (Le besoin de croire et le désir de connaître).



En voici la traduction :

BESOIN DE CROIRE ET DÉSIR DE SAVOIR

I. LE BESOIN DE CROIRE

Pour Julia Kristeva, « l'incroyable besoin de croire »¹, plonge ses racines dans une double identification : identification à la mère, qui donne à l'enfant la fusion originelle du milieu amniotique et qui l'entoure ensuite d'un amour inconditionnel ; identification au « *père aimant de la préhistoire individuelle* » dont parle Freud² : amant de la mère ayant les caractéristiques des deux parents. « *Son autorité aimante apaise l'angoisse primaire et me transmet la conviction d'être* »³. Il endossera ensuite, dans la fonction œdipienne, un autre rôle permettant à l'enfant de se constituer en sujet autonome.

Alors que Freud, qui a bien vu ces identifications précoces aux parents, entend leur régler leur compte en les rangeant sous l'étiquette d'un « *narcissisme primaire, sans objet* », Julia Kristeva pense qu'on ne peut ainsi jeter le bébé avec l'eau du bain et affirme la pérennité de ces deux identifications dans un processus sublimatoire qui pourra éventuellement aboutir au « *sentiment océanique* » dont parle Romain Rolland : « *cette immersion sans limites, cette osmose jubilatoire du Moi dans le monde* »⁴ ; ou encore à « *l'autre jouissance* », de nature féminine, mystique, qui, selon Lacan, transcende la jouissance phallique.

Freud a bien perçu ce double processus mais a ferrailé, dans divers écrits et sa correspondance avec Romain Rolland⁵, pour le disqualifier au profit du complexe d'Œdipe, seule voie d'accès, selon lui, à la maturité détachée de l'âge adulte et du désir objectal. Il a pourtant honnêtement reconnu son incapacité à explorer « *le continent noir de la féminité* », jugée par lui narcissique, et à comprendre « *le sentiment océanique* » qui pourrait bien être pour lui, comme le suggère Julia, « *le continent noir de la maternité* » : « *Pourquoi cette fermeture à la mystique et à la musique ? Serait-ce pour se protéger du féminin maternel ?* » écrit-elle⁶.

Quittant ces questions théoriques, abordées en 2007, pour des propos plus personnels, Julia Kristeva revient en 2014 sur le thème du « *besoin de croire* », dans un ouvrage écrit avec son époux : *Du mariage considéré comme un des beaux-arts*. Évoquant sa famille, elle écrit :

¹ *Cet incroyable besoin de croire* (Bayard - 2007).

² *Le Moi et le Ça* (1923) in *Essais de psychanalyse* (Payot - 1951).

³ *Cet incroyable besoin de croire*, 37.

⁴ Ibidem.

⁵ Cf Michel Hulin, *La mystique sauvage* (PUF-1993) 29.

⁶ *Cet incroyable besoin de croire*, 34. L'athéisme de Freud est d'ordre œdipien, il passe par le paternel. Celui de Julia, dit-elle, « *passé par le maternel* ».

« La mienne m'a entourée de beaucoup d'amour. Ce « mot-valise » (famille) doit s'entendre comme une reliance qui inscrit dans l'enfant cette indispensable confiance que j'appelle « le besoin de croire » : fondement et condition du « désir de savoir » qui pourra interroger le « croire » lui-même jusqu'à l'abolir au besoin. Ainsi donc, puisque je crois - au sens d'une certitude inébranlable - que je suis aimée, que papa m'aime, par exemple, que maman m'aime, eh bien, la jalousie elle-même n'a aucun pouvoir de m'intoxiquer. Untel ne m'aime pas, en préfère une autre, des rivales ou rivaux, des rivalités brouillent ma voie ? C'est qu'il se trompe ! Aucune importance ! »

À quoi Julia ajoute : « Était-ce la capacité de maman de se donner à ses deux filles, à son mari, à sa famille, qui a imprimé en moi cette valeur qu'est le don, inhérent à l'amour, et supérieur à l'excellence ? (...) Pour ma mère, ce dévouement n'était que normal : aucun sacrifice, rien que la transmission du don de soi (...) La vie de famille, l'amour alors se fait soin. La personne que j'aime n'est pas alors « objet de soin », il/elle s'accomplit avec moi (...) Pour moi, l'amour c'est la liberté, c'est le contraire de l'esclavage. »⁷

Des propos analogues se retrouvent dans sa récente autobiographie où elle évoque deux photos importantes qui la situent à côté de ses parents. « Sur la première : un landau dont on m'a sorti (...) Ma mère, Christine, est derrière moi. Son parfum m'accompagnera toujours, un nuage de soie et d'essence de rose, la caresse bleu marine de sa robe. Je ne la vois pas, je m'adosse à sa présence, elle m'enveloppe comme un sein cosmique, le féminin maternel est disponible (...) Ma mère m'a simplement transmis que la féminité englobe la reliance maternelle sans frustration ni culpabilité (...)

Sur la seconde photo, un peu plus tardive, je suis dans le monde et face au monde. Avec mon père Stoyan, nous avons fait les courses. Je porte un melon et lui deux pastèques. Il est penché sur moi et je me love dans cet abri mâle avec une confiance émerveillée qui exclut le moindre soupçon de solitude. Je ne m'abandonne pas à l'autre, nous sommes deux entités insécables, mais je souris du sourire de mon père. Cette incorporation du masculin paternel, aussi burlesque que simple et inconditionnelle, est également une solidité qui m'a constituée telle que je suis, par-delà les exils et les traumatismes. »⁸

Profondément « reliée » à une mère aimante et à un père tendre, voilà Julia installée dans une bisexualité psychique qui va lui permettre d'affronter l'exil, le monde et toutes les questions qu'il pose⁹. Cette « reliance » imprenable ne lui fera jamais défaut¹⁰. On ne s'étonne donc pas de la retrouver des décennies plus tard, en filigrane, dans les analyses qu'elle fait de la mystique de Thérèse d'Avila et de la Passion du Christ. Elle s'y révèle à la fois théologienne et psychanalyste, en prolongeant avec une certaine audace quelques jalons laissés par Freud à l'état d'esquisses inachevées.

⁷ Op.cit., 141s. Julia écrit dans *Le féminin et le sacré* (142) : « Le transit de Dieu par le corps de Marie est une extraordinaire apologie de la maternité oblatrice, à l'orée du narcissisme primaire : origine de l'amour dont tout être humain a besoin pour aller plus loin. Et dont la carence est la source sinistre de toute dépression, quand ce n'est pas de la psychose. » Certaines situations illustrent ce texte : le terrible sort des bébés roumains privés complètement d'affection maternelle au temps de Ceausescu et les expériences sur chimpanzés soumis eux aussi à une privation maternelle totale par l'armée américaine en 1965 (Voir le compte-rendu fait par Peter Singer dans *La libération animale*, ch.2).

⁸ *Je me voyage* (Fayard - 2016), 15-16.

⁹ Julia plaidera plus tard pour la bisexualité psychique de chacun mais aussi pour une singularité sexuelle : « Il n'y a pas que deux sexes, chacun invente son sexe dans son intimité, c'est cela sa créativité (...) avec partenaire, sans partenaire, avec Amour etc. »

¹⁰ Pour preuve la reconnaissance formulée dans la dédicace de *Thérèse mon amour* : « Pour mon Père », et la gratitude ressentie, lorsque, élue docteur honoris causa à l'université de Western Ontario, elle dit : « J'ai eu les larmes aux yeux en pensant à mes parents. Ils auraient été si fiers ! Sacrée dette que la dette aux parents, dont on ne finit jamais de payer les sacrés dividendes. » (*Le féminin et le sacré*, 87)

C'est ainsi qu'elle souligne l'importance du « besoin de croire » chez Thérèse d'Avila, pour laquelle elle nourrit une grande estime et une profonde affection¹¹. Confrontée à l'expérience de la mystique espagnole, elle avoue : « *la foi que je n'ai jamais eue n'est peut-être pas si lointaine* »¹², et encore : « *Quant aux soi-disant athées comme moi, on a tôt fait d'être rattrapés par une illusion plus ou moins meurtrière* ». À la fin de son livre, suite à la lecture de l'ouvrage de Diderot sur la religieuse portugaise, elle invite celui-ci à « *faire de son objet d'incrédulité - Dieu - un objet d'interprétation* »¹³ En se disant athée, Julia ne propose donc pas une exclusion du divin, mais un suspens des idées le concernant, au profit d'un nouveau discours interprétatif : « *Avec Freud nous osons dire que « Dieu » est analysable* »¹⁴, écrit-elle.

Pour Julia, « *Dieu est inconscient* »¹⁵, entendons inaccessible à notre conscience, mais pas inexistant, et elle entreprend, à travers la psyché de Thérèse, de l'analyser. Elle le fait en interrogeant la fiction que la mystique espagnole bâtit pour expliquer le développement de l'oraison comme fusion amoureuse avec Dieu. « *C'est par la fiction de l'eau, écrit-elle, - les lecteurs de Thérèse connaissent ses variations sur les « quatre eaux » qui la baignent - que la moniale partage avec nous cette perte des limites de soi qu'est son immersion dans l'Autre. Plus qu'une métaphore, l'eau est chez Thérèse une véritable métamorphose dans la douleur-et-la-joie de se fluidifier, de se liquéfier pour être autre.* »¹⁶ Cette eau, dit-elle encore, symbolise la rencontre de l'orante terrienne avec son Ciel divin d'où elle pleut, et par sa puissance enveloppante et caressante, exprime la fiction du toucher amoureux¹⁷, d'un contact liquéfiant qui dissout les limites du corps et génère un état fusionnel, unifiant. « *La fiction de l'eau diffuse le fantasme d'un toucher absolu dans une série de paraboles auxiliaires (noria, puits, pluie, jardinier, etc.)* »¹⁸

Ce qu'a vécu Thérèse, nous dit-elle, est une sorte d'immanence du divin : « *En quelques dizaines d'années d'expérience monacale, elle refait à sa façon l'histoire millénaire de Dieu le Père, que Jésus avait déjà transfigurée (...) Dans ses visions, sous sa plume, l'Amé tyrannique, le Père sévère s'assouplit en Père aimant jusqu'à devenir un Alter ego idéal, bienfaisant, gratifiant, et qui entraîne le Moi hors de lui-même : ek-statique. (...) Plus encore, Il est en elle, Il est elle comme elle est Lui.* »¹⁹ « Connais-toi en Moi ! » avait-il dit à Thérèse, lors d'une extase. Nous sommes ici aux antipodes de cette « *tyrannie divine, irrévocable, inquestionnable, dont la toute puissance était « l'orthodoxie de masse » de l'islam intégriste* »²⁰.

Revenant sur son athéisme, Julia explique : « *Je parle de l'athéisme, non comme d'un combat contre la religion, mais comme résorption du sacré dans la tendresse du lien à l'autre. Cet athéisme-là, sobre et modeste passe par le maternel.* » Cet athéisme, tendre et suspicieux, n'est pas l'ennemi du « besoin de croire ». Il a beaucoup à voir avec l'apophatisme des mystiques qui, dans le christianisme, part de Clément d'Alexandrie, au II^e siècle, Grégoire de Nazianze,

¹¹ Voir *Thérèse mon amour* (Fayard - 2008). Thérèse d'Avila est l'auteur à qui Julia Kristeva a consacré le plus d'espace et de temps et à qui sans doute elle s'est le plus identifiée. Peut-être parce qu'elle a trouvé chez *la Madre*, cette fibre maternelle qui vibre en elle dans ses relations à son fils, à ses étudiant(e)s et à ses analysant(e)s. Toutefois, le transfert important qu'elle a fait sur Thérèse n'est pas fusionnel (psychanalyse oblige) et elle prend soin de prendre des distances à son égard : en approuvant les diagnostics sur ses pathologies, en relevant son conditionnement socio-historique, en notant les réactions ironiques de ses amis psychanalystes, en racontant ses propres émois érotiques, en se disant athée...

¹² Ibid., 40.

¹³ Ibid., 687.

¹⁴ *Pulsions du temps*, L'apport contemporain de la psychanalyse (Fayard - 2013), 171.

¹⁵ *Cet incroyable besoin de croire*, 63.

¹⁶ Ibid., 105s.

¹⁷ *Pulsions du temps*, 301-302.

¹⁸ Ibid., 303.

¹⁹ *Thérèse mon amour*, 23.

²⁰ *Une vie psychique est une vie dans le temps*, entretien avec Julia Kristeva de Françoise Coblence et Marcela Montes de Oca, paru dans « la Revue française de psychanalyse », 2017 - 354.

Grégoire de Nysse, le Pseudo-Denys, aux IV^e et V^e siècles, passe par Maître Eckhart et les Rhénans au XIII^e, et aboutit aux mystiques espagnols du XVI^e : Garcia de Cisneros, François d'Osuna, Bernardin de Laredo, Jean de Laredo, Jean d'Avila, Jean de Segura, Louis de Grenade, Louis de León, et bien sûr (last but not least) Jean de la Croix²¹. À quoi l'on pourrait ajouter la longue lignée des mystiques bouddhistes et védantins qui, comme eux, déclarent l'Absolu incompréhensible, non représentable, indicible, mais délicieusement vacuitaire. « Dieu est inconnaissable », disent-ils, « *Dieu est inconscient* », écrit Julia. Ces qualificatifs semblent très proches, si bien que « *la mystique peut aller jusqu'à entrouvrir la voie de l'athéisme* »²², et vice-versa pourrait-on ajouter.

Pour ce qui est du christianisme, à partir de l'essai de Freud *Un enfant est battu* (1919) qui met en scène le fantasme d'un fils-père battu à mort, Julia fait une lecture psychanalytique de la Passion du Christ²³. Couplant l'anéantissement de la kénose dont parle saint Paul²⁴ aux paroles de Jésus rapportées par saint Jean : « Le Père et moi nous sommes un (...) Qui m'a vu a vu le Père. Je suis dans le Père et le Père est en moi »²⁵, elle interprète la crucifixion du Christ comme la mise en scène parfaite de « la mort de Dieu », martelée depuis Nietzsche par les athées de tous bords.

Le fantasme du père battu à mort en la personne divine de son fils est, dit-elle « *au fondement de la foi chrétienne* ». Jésus est un frère battu à mort, souffrant comme nous, auquel on peut s'identifier, mais aussi, dans la mesure où « qui le voit, voit le Père », un père battu à mort, vidé de sa toute-puissance, avec qui on peut s'accorder. La kénose du Fils est aussi celle du Père qui lui est consubstantiel, le suspens de sa fonction paternelle dans ce qu'elle a de surplombant et contraignant. La mort de Dieu, avant d'être un fantasme nietzschéen est, grâce au Christ, une réalité théologique qui, pour les chrétiens, ouvre une issue, trace un parcours, balise une traversée.²⁶

En cette extinction de la figure dominatrice du Père se dissout toute volonté de puissance, l'idéal du surhomme, et s'inaugure un espace égalitaire d'amour et de liberté où l'être humain peut être divinisé car Dieu y est humanisé, et même, dit Julia, « *féminisé par la souffrance qu'il subit* ». Sur la Croix, Jésus-Christ, « *devenu le subtil antidépresseur de l'humanité abandonnée et souffrante* » dénude Dieu de ses oripeaux castrateurs et dominateurs pour en offrir une image souffrante et compassionnelle, acceptable, aimable, et cette image a un inégalable pouvoir cathartique, pouvoir que le bouddhisme lui-même, qui pourtant a pris la souffrance à bras le corps, n'offre pas.

²¹ Cf son poème : *J'entrai mais je ne sus où/ et demurerai sans savoir/ toute science transcendant.*

²² *Pulsions du temps*, la séduction mystique, 466.

²³ *Thérèse mon amour*, 453s.

²⁴ « Lui, de condition divine, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'anéantit lui-même (ΕΑΥΤΟΥ ΕΚΕΝΟΣΕΥ). » (Ph 2,6)

²⁵ Jn 10, 30 et 14, 9-10.

²⁶ Son approche rejoint celle de René Girard sur le scénario qui se joue dans les rituels sacrificiels de la plupart des religions. Un bouc-émissaire est déclaré coupable des péchés de la collectivité et mis à mort suite à cette imputation. La mort du Christ en croix invalide ce processus : celui-ci est victime certes mais innocente, et, comme telle, elle abolit l'ordre sacrificiel qui préside au destin des religions et des politiques de tous bords. Avec la mort du Christ, victime innocente, la violence qui se déploie dans le sacré, la poursuite et l'exécution de victimes présumées coupables, perd sa légitimité. Dominer, tuer, sacrifier n'a plus de sens et n'apaise plus aucun dieu, ni Dieu, puisque c'est lui qui souffre ; on peut y voir que celui-ci n'est pas un Créateur offensé et vengeur, mais un Père aimant, souffrant et pardonnant : celui que Jésus évoque dans la parabole du fils prodigue et que saint Jean résume en disant : « Dieu est amour » (I Jn 4, 8). Nombre de théologiens chrétiens se sont fourvoyés en interprétant la kénose christique comme un processus expiatoire face à un Dieu offensé et justicier, et beaucoup de penseurs modernes, nietzschéens entre autres, leur ont emboîté le pas en voyant dans la passion du Christ l'exaltation mortifère d'un processus sacrificiel alors que celle-ci invalide toute démarche sacrificielle.

L'analyse de Julia semble pourtant, là encore, se heurter à l'affirmation d'un athéisme qu'elle n'a cessé de revendiquer²⁷. Mais, redisons-le, Julia donne à celui-ci une signification particulière. Dans *Le féminin et le sacré*, elle parle d'un « *athéisme mystique* », d'un « *subtil athéisme spécifiquement féminin, qui n'a rien à voir avec la religion athée des intellectuels soi-disant matérialistes, mais s'enracine dans cette suspicion portée sur les pouvoirs du Verbe et un repli vers le continent abyssal, dérobé, du corps sensible* »²⁸.

Alors que Freud disait vénérer le seul Dieu *Logos*²⁹, Julia, bien que psychanalyste convaincue de l'importance de la parole comme outil thérapeutique, prend ici ses distances et se dit l'athée de ce Dieu verbal³⁰. C'est qu'elle ressent, en tant que fille, que femme et que mère, l'importance psychique de cette féminité, que Freud qualifiait de « continent noir », inconnu de lui, mais qui est, pour elle, « *le continent abyssal, dérobé, du corps sensible* ». Son athéisme, comme « le besoin de croire », s'enracine dans ce sol charnel qui se dérobe à la parole.

Dans le paysage des athéismes contemporains, celui qu'elle professe est singulier. Si elle était une athée comme l'ont été hier Nietzsche et Freud, ou comme le sont aujourd'hui Michel Onfray et Régis Debray, elle n'aurait pas participé à la rencontre d'Assise en 2011, n'aurait pas été séduite par l'ouverture de Benoît XVI aux non-croyants, et n'aurait pas écrit « Thérèse mon amour ».

Bien qu'athée, Julia ne ferme pas la porte à l'imaginaire religieux, bien au contraire, elle l'ouvre, et certains de ses romans comme les poèmes des mystiques apophatiques qui en ont écrit (Eckhart, Suso, Jean de la Croix...), sont là pour le confirmer. Julia veut comme eux laisser ouverte la liberté de l'« *ombilic des rêves* » et redonner droit, en matière spirituelle, à l'illusion et à la fiction³¹, c'est-à-dire fonder la capacité de création sur « *l'espace de rêverie ouvert par la mère à son jeune enfant* »³². C'est cet espace - Rilke le nommait « *l'espace intérieur du monde* » - qu'ouvre pour elle « le besoin de croire ».

Mais ce besoin de faire confiance, qui s'enracine pour elle dans l'amour indéfectible de sa mère et de son père, s'est inversé le jour où elle a accédé à la maternité, et cela d'une façon singulière. Après deux avortements pénibles, décidés avec son époux, Julia décréta un jour, avec lui, que le moment était venu pour elle de devenir mère, ce qu'elle fit dans la joie. Le destin cependant fit prendre à ce projet un virage imprévu : le garçon qu'elle enfanta, David, ayant manifesté des dysharmonies psychomotrices et une maladie neurologique inquiétante, elle noua avec lui une *reliance* maternelle attentive et combative. C'était maintenant son fils qui avait « besoin de croire » en elle et elle répercuta sur lui, contre les vents et marées des crises, des comas et des angoisses, l'amour reçu de ses parents. C'est un parcours du combattant qu'avec son mari elle entama alors : un combat, dit-elle, qui « *l'installa dans un temps vertical, un présent continu, un « maintenant » dans lequel la sur-vie fait apparaître le reste de l'existence comme une réalité secondaire.* »³³

²⁷ « Je me considère comme l'une des rares athées qui restent sur cette terre », écrit-elle dans *Une vie psychique est une vie dans le temps*, (entretien avec Julia Kristeva de Françoise Coblence et Marcela Montes de Oca, paru dans « la Revue française de psychanalyse », 2017 p.358).

²⁸ *Le féminin et le sacré* (Albin Michel - 2015), 80.

²⁹ Dans *L'Avenir d'une illusion*.

³⁰ Il ne faut cependant pas se méprendre sur cette prise de distance. Par-delà le dénigrement de ses détracteurs et les sourires des historiens qui ironisent sur les reconstitutions mytho-historiques de Freud, Julia souligne l'intention de ce dernier d'inscrire la psychanalyse dans la culture. Pour lui, celle-ci n'est pas seulement une thérapie proposée à des individus perturbés, mais un outil permettant de comprendre et de faire évoluer la psyché humaine dans son ensemble. C'est pourquoi, malgré ses réserves, elle plaide « *pour que l'œuvre de Freud soit inscrite dans la mémoire culturelle de l'humanité* ».

³¹ « L'analyse comme l'illusion semble interminable (...) À la différence de Freud, la position de l'analyste aujourd'hui consisterait, me semble-t-il, à restituer toute sa valeur, thérapeutique et épistémologique, à l'illusion. » (*Au commencement était l'amour. Psychanalyse et foi*, Hachette -1985, 34).

³² *Le féminin et le sacré*, 82.

³³ *Je me voyage*, 152.

Aidée par son mari, ses parents et ses beaux-parents, mais seule tout de même sous une épée de Damoclès rendant vive la proximité de la mort, Julia se forgea alors ce caractère trempé qui la fera se définir ensuite comme une « pessimiste énergique ». Le « besoin de croire », de faire confiance, s'est alors inversé pour elle en « besoin d'aimer », de donner confiance, et elle s'est sentie, dans ce sentiment maternel, le maillon solide d'une longue transmission d'amour.

II. LE DÉSIR DE SAVOIR

Pour Freud, c'est dans la résolution du complexe d'Oedipe que l'enfant, grâce à la figure paternelle et à l'interdit de l'inceste, se détache de la mère et de son autoérotisme pour accéder à l'autonomie et à la relation d'objet. Julia Kristeva ne récuse pas cette analyse³⁴, mais l'assortit d'une autre que Freud semble ignorer. Pour elle, la maturation psychique de l'enfant s'enracine aussi dans un certain détachement-dépassionnement de la mère à l'égard de son enfant, un dépassionnement qui permet à celui-ci de s'en détacher à son tour. Elle rejoint là les analystes kleinien qui, dit-elle, « *ont beaucoup insisté sur le « matricide » - imaginaire et symbolique -, essentiel à l'autonomie et à l'accès au langage.* »³⁵

« *C'est par le dépassionnement progressif et son aptitude à la sublimation que la mère permet à l'enfant d'intérioriser et de représenter l'absence de la mère (...) Une sorte de matricide symbolique s'opère ainsi, avec l'acquisition du langage et de la pensée par l'enfant qui n'a plus – ou qui a moins – besoin de jouir du corps de la mère que de plaisir à penser, d'abord avec elle, ensuite pour lui-même, à sa place.* »³⁶

« *En nommant reliance maternelle l'expérience de la maternité, et en développant sa complexité, j'essaie de montrer qu'elle transforme les violences primaires du lien mère-enfant en « courant tendre ». Et qu'elle permet à l'enfant de devenir le premier autre. Le premier destinataire d'un don, que je distancie de moi, mon différent qui me fait confiance, auquel je fais confiance.* » Pointant l'une des carences de la théorie œdipienne, elle ajoute : « *Il nous manque un discours moderne de l'amour maternel.* »³⁷ « *Le mystère de la passion maternelle permet au nouveau venu, éphémère étranger, d'acquérir son originalité.* »³⁸

La mère de Julia Kristeva était une universitaire qui avait fait des études de biologie mais avait ensuite choisi de ne pas enseigner pour se consacrer à ses enfants. Elle avait cependant fait ce choix sans frustration ni culpabilité et veillé à ce que dans sa famille, la culture occupât une place centrale. Ce souci s'inscrivait pour elle dans un contexte particulier : celui d'une Bulgarie lettrée, le seul pays au monde à célébrer l'alphabet : le 24 mai, jour de la fête des frères Cyrille et Méthode. Ceux-ci, en effet, en avaient inventé un pour traduire les Saintes Écritures en slavon, la vieille langue slave.

Julia raconte dans son autobiographie comment, de 7 ans à 24 ans, elle a participé à cette fête de la Culture « *où chacun arborait une lettre de l'alphabet, au milieu des drapeaux et des bouquets de fleurs, dans les rues habillées de lumières, envahies de musique, de fragrances, de mots.* »³⁹ Elle donne aussi le sens que pour elle revêtait cet événement annuellement réitéré : « *La fête elle-même diffuse une évidence, une certitude absolue : pour être, il faut absolument prendre sa place dans l'alphabet en réussissant à l'école, à l'université etc. Mais aussi et en même temps, vous êtes appelé, par le même outil culturel, à jouer sur son clavier, à dire « je » en vous appropriant les lettres, en écrivant.* »⁴⁰

S'approprier les lettres c'était aussi, pour Julia, s'approprier le savoir, se laisser traverser par ce désir de connaître qu'elles incarnent, un désir qui l'a amenée à apprendre des langues étrangères, à explorer le patrimoine littéraire mondial, à penser, et à contribuer ensuite à

³⁴ « *L'identification à ce tiers qu'est le père sépare l'enfant du corps à corps jubilatoire et destructeur d'avec sa mère, et le fait sujet d'une autre dimension, celle de la symbolique où se déploie, par-delà la frustration et l'absence, le langage.* » (Au commencement était l'amour. *Psychanalyse et foi*, 55).

³⁵ *Je me voyage*, 284. » Il faut abandonner la mère et être abandonné par elle pour que le père me recueille et que je parle » Ibid., 56. Cf aussi *Le Génie féminin*, tome II, Mélanie Klein, 2000 (Folio « Essais » n° 442).

³⁶ *Cet incroyable besoin de croire*, 94.

³⁷ *Je me voyage*, 188.

³⁸ Ibid. 280. Mais Julia n'ignore pas que ce matricide peut avoir pour revers un infanticide symbolique : « *Si toute femme enceinte nourrit des fantasmes de mort pour son bébé, certaines femmes ne sont-elles pas des meurtrières symboliques de leur progéniture pour sauvegarder leur propre identité narcissique ? Il faudra inventer pour ces mères un nouveau complexe, le complexe de Lady Macbeth.* » (Au commencement était l'amour. *Psychanalyse et foi*, 29).

³⁹ *Je me voyage*, 18.

⁴⁰ Ibid.

l'enrichissement de ce patrimoine. Faire tout cela, c'était répondre au désir éducatif d'autonomie que sa mère nourrissait à son égard. Elle évoque ce désir lorsqu'elle écrit : « *Elle était très forte en maths et m'aidait à résoudre les problèmes de maths les plus complexes. Mon projet de partir en URSS pour étudier l'astrophysique venait d'elle et prolongeait en fait son désir : une utopie qu'elle n'avait jamais formulée, mais que je vivais à ses côtés.* »

Suite à ce témoignage, Julia évoque un souvenir précis, capital dit-elle : « *Nous sommes, ma sœur et moi, en train d'écouter une émission pour les enfants à la radio. L'émission s'achève par un concours ; il faut répondre à la question : « Quel est le moyen de locomotion le plus rapide au monde ?, et dessiner la réponse. Ma sœur dit l'avion. Je propose : les spoutniks. Ma mère répond à son tour : la pensée. Je rétorque que c'est nul, car on ne peut pas dessiner la pensée. Tu vas voir ! me répond-elle. Elle dessine alors un bonhomme de neige face au soleil. Un rayon lui coupe la tête, qui penche. En haut du dessin, un spoutnik tourne autour de la lune. L'homme est périssable, mais sa pensée embrasse le ciel.*⁴¹ *On a envoyé le dessin et j'ai gagné le prix.* » Julia note le sens de cette identification : « *Cette anecdote résume l'essentiel de ma mère (...) La fille n'a pas gagné le prix pour triompher à la place de la mère. Elle a gagné le prix parce que j'ai gagné le prix. Nous formons une unité, bien que chacune préserve sa place.* »⁴²

Dans *Meurtre à Byzance*, Julia, qui se dit elle-même byzantine⁴³, fera du personnage de Christine un avatar à peine déguisé de sa mère : « *Christine était la femme la plus intelligente que j'aie eu la chance de rencontrer (...) Cette mère, qui ne manquait pas de discuter mes choix professionnels ou intellectuels avec une tendresse bourrue, humoristique, qui ne pouvait que me toucher sans me convaincre, ne s'est jamais permis, pour autant, la moindre intrusion dans ma vie sentimentale ni à plus forte raison sexuelle (...)*

Un amour sans emprise. Elle aura son paradis : une femme qui n'a pesé à personne, pas même à sa fille, tu imagines ! Légèreté de Christine (...) Christine, plume, aile, furtif oiseau noir qui n'a fait que nous effleurer tous les trois – ma sœur, moi, papa. Parce qu'en réalité, c'est nous qui pesions sur elle, puisqu'elle était notre appui. Mais cette femme nous laissait croire qu'elle se contentait de nous frayer un passage, qu'elle ne souffrait ni n'infligeait aucune éraflure, rien qu'une caresse. « Je ne vous ai pas couvées, je vous ai donné des ailes », c'était là sa devise. »⁴⁴

À la mort de sa mère, Julia, qui n'avait pas pleuré à l'enterrement de son père, tant de rage la crispait, pleura dix jours sans arrêt. « *J'avais perdu la fondation, pire, l'instanton* » dit elle⁴⁵.

Le « désir de savoir », stimulé chez Julia par sa mère, l'a été aussi par son père, mais d'une autre façon. Celui-ci, réfractaire aux idéaux communistes, la poussa à étudier les langues étrangères et à élargir sa culture dans une sorte de « philosophie cosmopolite », échappant à la clôture idéologique du marxisme-léninisme. Il voulait, disait-il « *sortir ses filles de l'intestin de l'enfer* »⁴⁶.

Sa foi orthodoxe pourtant, entraînait en conflit avec la rationalité scientifique de sa femme qui s'effaçait devant la fougue religieuse de son mari. « *C'est moi, dit Julia, qui portait la flamme de la contestation ! Ce cher papa, je le traitais de dinosaure, d'arriéré, de fossile. Il le prenait très mal, c'était la bagarre (...)* *Je jouais le rôle du garçon révolté contre l'obscurantisme paternel. Rien de moins ! Ma mère réprouvait mes excès mais n'était pas mécontente, dans le fond, que sa fille ose être son porte-voix. Plus tard, elle m'a encouragée dans mon choix de vivre en femme émancipée à Paris. Elle pensait que j'étais partie en raison des colères de mon père et parce qu'il*

⁴¹ « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant » disait Pascal.

⁴² Ibid., 26-27.

⁴³ Ibid., 292.

⁴⁴ Ibid., 287-288.

⁴⁵ *Je me voyage*, 280. Le voyage de Julia semble traversé par la dynamique de plusieurs maternités (réelles et symboliques). En amont, celles de sa mère Christine, de Thérèse d'Avila (la Madre) et de la Vierge Marie (la Théotokos) ; en aval, celles qu'elle a vécues et vit encore à l'égard de son fils David, de ses étudiant(e)s et de ses analysant(e)s.

⁴⁶ Ibid., 19.

punissait la petite fille qui « répondait ». Elle n'imaginait pas qu'entre papa et moi c'était l'amour à mort ! »⁴⁷

Ce que la mère de Julia n'imaginait pas, c'était en effet l'identification profonde de Julia à son père, à qui d'ailleurs elle ressemblait physiquement : une identification qu'elle qualifia plus tard d'« attachement toxique »⁴⁸ et verra à la source de sa bisexualité⁴⁹. « *Je n'ai jamais été jalouse de ma mère, écrit-elle, convaincue que mon père me préférait à elle et à tout.* »⁵⁰

Cet amour « à mort », à la fois oppositionnel et inconditionnel, est sans doute l'une des premières sources de l'athéisme singulier professé plus tard par Julia : un athéisme mystique qui la poussera à écrire *Thérèse mon amour*, à dédicacer ce livre à son père, et à écrire : « *La psychanalyse serait-elle une des variantes de la théologie ? Sa variante ultime, hic et nunc ?* »⁵¹ C'est ainsi que Stoyan Kristeva, croyant et théologien moqué par sa fille, réussit à faire d'elle, post mortem, une théologienne athée, une « athée chrétienne » préfère dire Catherine Clément. À sa mort dans un hôpital bulgare, une mort qu'elle vécut comme un assassinat, Julia qui avait gardé des paquets volumineux de ses lettres, connut un deuil accablant : « *À cette époque, j'ai cru toucher le fond. J'ai pensé à un nouvel exil.* »⁵²

Elle entama alors une véritable thérapie scripturaire en écrivant le premier de ses romans métaphysiques : *Le vieil homme et les loups*⁵³. Son père y apparaît sous la forme d'un vieux professeur qui s'était caché sous le pseudonyme de Septicius Clarus et que finissent par tuer les loups de Santa Barbara : ces carnassiers affamés, implacables, qui se glissaient partout, « *sous la peau des visages, les mots des gens* ». ⁵⁴ Revenant sur ce crime dans son autobiographie, elle commente : « *Le meurtre du vieil homme n'est pas qu'un cas social ou une erreur médicale extrême. Il participe d'un déchaînement de la pulsion de mort qui explose de l'intérieur la famille elle-même.* »⁵⁵ À cette pulsion de mort, Julia se confrontera ensuite dans son roman *Possessions*, où apparaît une femme-mère décapitée, mais surtout dans les textes qu'elle écrira autour du djihadisme, bien connu pour ses pratiques de décapitation.

Si nous quittons l'enfance de Julia Kristeva et avançons dans son parcours de vie, nous assistons, dès son arrivée en France, à l'évolution progressive de son « désir de savoir » tout au long d'une carrière littéraire et psychanalytique aux multiples facettes.

Ayant obtenu une bourse pour réaliser une thèse sur le Nouveau Roman, elle quitte précipitamment la Bulgarie et, rompant avec un projet journalistique, plonge avec avidité dans la culture française. Elle y découvre le structuralisme tout en dévorant Camus, Sartre et les nouveaux romanciers. Elle fréquente les séminaires de Lucien Goldman, Tzevetan Todorov et Roland Barthes qui lui fait connaître René Girard et surtout Philippe Sollers.

Sous la direction de Lucien Goldmann, elle présente, dans le cadre de sa bourse, une thèse de troisième cycle focalisée sur le roman d'Antoine de La Sale, *Le Petit Jehan de Saintré*, mais dit s'être alors livrée à un véritable parricide en traitant Goldmann de « marxiste naphthaline ». Comment ne pas voir dans cet épisode œdipien une résurgence de ses querelles adolescentes livrées en Bulgarie avec son père.

Elle enchaîne ensuite avec une thèse de doctorat d'État, *La Révolution du langage poétique* qu'elle prépare comme chercheuse au CNRS, affiliée au laboratoire d'anthropologie sociale de Lévi-Strauss. Au sein de la section sémiolinguistique de ce laboratoire, elle fréquente cet homme qui bien qu'inabordable encourage son travail, ainsi que divers chercheurs qui

⁴⁷ Ibid., 21.

⁴⁸ Ibid., 117.

⁴⁹ Ibid., 119.

⁵⁰ Ibid., 137.

⁵¹ *Cet incroyable besoin de croire*, 132.

⁵² *Je me voyage*, 277.

⁵³ En 1991. *Je me voyage*, 108.

⁵⁴ Op.cit. 17.

⁵⁵ Ibid. 282.

deviennent des amis, entre autres Françoise Héritier⁵⁶. Ce travail lui vaudra cet éloge de Roland Barthes : « Le roman aujourd'hui, c'est cette thèse ».

À la même époque, Julia se confronte au féminisme de Simone de Beauvoir et au groupe de femmes qui se réunit autour d'elle à Montparnasse, mais elle dit n'être pas entrée dans son cercle. Cela ne l'empêchera pas, des années plus tard, de fonder le prix Simone-de-Beauvoir pour la liberté des femmes et d'inviter à la relire en écrivant *Beauvoir présente*⁵⁷.

En fait, c'est le groupe se rassemblant autour de la revue *Tel Quel*, qui lui apporte le milieu le plus propice à l'épanouissement de son « désir de savoir ». Elle y croise Jacques Derrida, Michel Foucault, Umberto Eco... et de nombreux intellectuels qui gravitent autour de son créateur : Philippe Sollers. Avec ce dernier, son « désir de connaître » déborde le cadre de sa recherche intellectuelle et prend une signification biblique, comme curiosité et accomplissement sexuels. Connaître devient pour elle vibrer sensuellement, aimer sentimentalement, jouir érotiquement, et prolonger cette jouissance au quotidien dans les délices de la conversation, une conversation stimulante, se déroulant souvent à fleurets mouchetés. Elle finit par l'épouser et retrouve avec lui cette *reliance* familiale dont son départ de Bulgarie l'avait privée.

*« Avec ses différences et ses autonomies, le couple ne dure que si le soin en devient une composante majeure. À ne pas confondre pourtant avec le maternage. La reliance est une expérience qui incombe au deux sexes. Elle est au cœur de l'humanisation (...) elle opère contre l'emprise maternelle pour que, au contraire, la séparation devienne possible et que l'autonomie favorise de nouvelles rencontres. Je t'écoute, tu m'écoutes, je t'entends, tu m'entends, ça nous change. Tu me fais confiance. Je varie. Tu mûris. Une thérapie régénérative. Dans reliance, il y a « confiance » et « recommencement » du lien. »*⁵⁸

Avec Philippe Sollers Julia conjugue harmonieusement son « besoin de croire » et son « désir de connaître ». Celui-ci lui révèle les écrits de Freud et lui fait rencontrer Lacan dont elle fréquente avec lui le séminaire. Surprise au début par les effets de manche de ce mage qu'elle juge exhibitionniste, théâtral, un peu hystérique, elle s'accroche cependant, par curiosité dit-elle, et finit par devenir son amie. Bien lui en prend : Lacan lui ouvre alors des portes, non seulement vers certaines intuitions de Freud, mais au-delà vers la mystique chrétienne. C'est lui qui lui fait connaître Thérèse d'Avila et la met sur la piste d'une forme de jouissance différente de celle habituellement répertoriée par les théoriciens de la psychanalyse⁵⁹. La thèse lacanienne sur l'autre jouissance, différente de la jouissance phallique, la jouissance autre, de l'Autre, de modalité féminine, toujours désirante, (encore), échappant au langage, l'aide à sortir des jugements que beaucoup de psy, après Freud, portent sur les illusions religieuses en général et les hallucinations mystiques en particulier. Le regard positif de Lacan sur l'expérience de Thérèse aiguille et soutient le sien.

De fil en aiguille, grâce à Lacan, se détachant d'engagements politiques qui un temps l'avaient tentée, elle s'oriente vers « le microcosme de la cure par la parole ». Son « désir de savoir » se focalise alors sur elle-même, son passé, son inconscient, qu'elle entreprend d'explorer en s'adressant à une psychanalyste d'origine allemande qui accorde beaucoup d'importance à la langue maternelle : Ilse Barande. Sur son divan, elle vit en la racontant « *la renaissance de son enfance bulgare* »⁶⁰. Mais là encore, elle rapporte comment elle se livra, inconsciemment cette fois, à un véritable matricide intellectuel : Lors d'un congrès de psychanalystes sur le « maternel », elle s'appropriera les analyses lumineuses de son analyste

⁵⁶ Ibid., 68.

⁵⁷ Fayard, Pluriel - 2016.

⁵⁸ Ibid., 139.

⁵⁹ Lacan est l'un de ceux qui ont amené Julia à voir dans la psychanalyse une « *expérience intérieure* ». Notre époque, dit-elle, a tendance à oublier « *le for intérieur* ». L'intériorité est aujourd'hui squeezée par l'accélération et le suspens du temps, l'hyperconnexion des cerveaux grâce aux techniques de communication, la domination de l'image au détriment du texte, le formatage des esprits. La psychanalyse offre face à ces aliénations un espace de recul et de déconnexion.

⁶⁰ *Je me voyage*, 107.

sans lui en reconnaître la maternité⁶¹. Réalisant après coup son ingratitude elle essaya de s'en excuser, mais trop tard.

Son autre maître et superviseur en psychanalyse, qu'elle suivra jusqu'à sa mort, est André Green. Celui-ci l'introduit à Mélanie Klein, Winnicott, Bion, aux théories du langage, à la sémiologie, au cognitivisme et à la biologie.

Reconnue et encouragée par Sollers, Barthes et Green, Julia se donne d'autres guides dans son exploration des langues : Roman Jakobson, grand linguiste russe qu'elle rencontre à Paris. Il attire son attention sur les changements de fréquence de sa voix lorsqu'elle parle bulgare, anglais ou français. Émile Benvéniste, dont elle fera l'éloge en 2012. Il est pour elle « *le premier linguiste qui étudie la place du langage dans l'inconscient selon Freud et insiste sur la force disruptive des pulsions.* »⁶² Une dernière rencontre avec lui, peu avant sa mort, la marque profondément. Alors que ce linguiste a perdu la parole, il écrit avec son index sur la poitrine de Julia : THEO, vocable qu'elle lui fait reporter sur une feuille de papier. « *Voulait-il dire Dieu ? Une énigme. Jusqu'au jour où j'ai su qu'il avait reçu enfant, une formation talmudique.* »⁶³ Elle rapproche alors THEO de l'irreprésentable YHWH. « *Notre dernière entrevue était-elle aussi la scène d'une transmission ?* »⁶⁴

Benvéniste, comme Stoyan, fut pour Julia un père, un médiateur, un transmetteur qui a orienté son « désir de savoir » vers un inconnaissable, un indicible qu'elle qualifie d'« inconscient » : un inconscient qu'elle s'efforce d'analyser et d'interpréter dans plusieurs ouvrages, principalement dans *Thérèse mon amour*. Et Théo reviendra sauver son double, Nivi, en danger de se noyer, dans son roman *L'Horloge enchantée*.

On ne saurait pourtant terminer ce chapitre sans évoquer une autre figure qui a joué pour Julia un grand rôle dans son « désir de savoir » : celle de son fils David. Mise par cet enfant au pied du mur d'un handicap sévère, elle s'est battue pour lui avec toute son affection de mère, et il lui a fait, dit-elle, « *appréhender des mondes qui lui étaient opaques ou fermés avant sa naissance.* »⁶⁵ Ces mondes sont les singularités des personnes handicapées, celles de ses analysants, et par-delà de tous les vivants qui, d'une façon ou d'une autre, souffrent d'une carence existentielle.

« *C'est la singularité de David, écrit-elle, qui est ma seule positivité, mon ultime valeur. Mon empathie aimante m'a fait déceler qu'avec son oreille absolue il pouvait faire de la musique malgré ses difficultés neurologiques.* »⁶⁶ En disant cela, elle évoque Duns Scot, son philosophe préféré, qui a mis l'*ecceitas*⁶⁷ au premier rang de ses soucis. « *Pour lui, la vérité ne résidait ni dans les idées générales, ni dans la matière opaque, mais dans cet homme-ci, cette femme-là, cette situation-ci, cet objet-là (...)* Selon l'éthique scotiste, la singularité serait la seule positivité, la seule valeur. »⁶⁸ Grâce à David, à sa vitalité contagieuse, à son monde onirique et à son sourire, Julia s'est trouvée « *être à la mesure de l'état d'urgence de la vie* »⁶⁹. Elle intégrera son fils dans la plupart de ses romans sous divers noms : Alex, Jerry, Paul, Stan.

⁶¹ Ibid., 85.

⁶² Ibid., 98. Ce qui l'a conduite à postuler l'existence d'un double niveau du langage : symbolique (ses structures verbales) et sémiotique (ses racines sensorielles, pulsionnelles). L'ensemble produisant une signifiante incarnée (*la chair des mots*). « *Une conception ainsi stratifiée de la signifiante permet de comprendre comment la parole logique étayée par des représentations infralinguistiques (sémiotiques) peut atteindre le registre physique. Un modèle fort de l'humain se propose ainsi, pour lequel le langage n'est pas coupé du corps.* » (*Au commencement était l'amour. Psychanalyse et foi*, 15)

⁶³ Ibid., 102.

⁶⁴ Ibid., 103.

⁶⁵ Ibid., 154.

⁶⁶ Ibid., 167.

⁶⁷ *Ecceitas*, thisness, singularité, vient de l'adverbe latin *ecce* : voici, voilà.

⁶⁸ Ibid.

⁶⁹ Ibid., 169.

III. BESOIN DE CROIRE ET DÉSIR DE CONNAÎTRE

Les détails de son parcours, que Julia nous livre dans *Je me voyage*, nous révèlent donc comment, parallèlement au « besoin de croire » et en lien avec lui, il y eut pour elle un « désir de savoir » qui donna lieu à l'imposante production littéraire qu'on lui connaît aujourd'hui. C'est à l'interface de ce besoin de faire confiance, et de ce désir de comprendre qu'elle a toujours cherché à se situer, sans sacrifier un terme à l'autre. Essayons de voir comment ils s'articulent chez elle. La lecture de l'ouvrage qu'elle a écrit en collaboration avec Catherine Clément, *Le féminin et le sacré*, peut nous y aider.

Cet échange confirme l'existence, que nous avons trouvée chez Julia, d'un athéisme singulier. Catherine Clément qui se définit comme une « athée juive », qualifie Julia Kristeva d'« athée chrétienne » : une étiquette un peu sommaire, mais néanmoins intéressante en ce qu'elle situe celle-ci au carrefour du soupçon psychanalytique et de la foi chrétienne. Julia, nous l'avons vu, est persuadée que la vie ne peut se construire que sur une confiance première, mais que cette confiance débouche sur le désir de comprendre, au risque que cette compréhension remette en question la confiance elle-même.

Prise dans les feux croisés de sa confiance originelle (en l'amour de ses parents et de ses proches, en la bonté et la beauté de la vie) et de son désir de comprendre (curiosité et défiance de migrante exilée, ouverture et désillusionnement d'analyste freudienne), Julia réalise un compromis qui la conduit à se qualifier elle-même de « pessimiste énergique » : « pessimiste » car dépassionnée, lucide, meurtrie, « énergique » car confiante, aimée, aimante et potentiellement agissante.

Ce faisant, elle rejoint les esprits qui se sont aventurés sur la frontière du néant et de l'être. Comme Hegel et Heidegger⁷⁰, elle est convaincue de l'importance du « négatif » dans tout parcours de vie, mais elle ne va pas jusqu'au pessimisme de Freud qui finira par poser que « *le principe de plaisir (Eros) est au service de la pulsion de mort (Thanatos)* »⁷¹. Elle reste sur le chemin de crête qui culmine entre les deux abîmes d'un nihilisme désespérant et d'un dogmatisme triomphant : un chemin que le Bouddha qualifiait de « voie du milieu », et que Jésus a parcouru, comme en témoignent les deux cris de détresse et de confiance poussés sur la croix : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?* »⁷² et « *Père, entre tes mains, je remets mon esprit.* »⁷³ Nisargadatta, ce sage hindou incandescent, disait : « *Quand je vois que je ne suis rien, c'est la sagesse. Quand je vois que je suis tout, c'est l'amour. Entre les deux, ma vie s'écoule.* »

C'est aussi un chemin de crête que parcourt selon Julia la cure analytique : un chemin de vérité qui a pour fonction de dissoudre les illusions dans lesquelles l'analysant a cristallisé douloureusement les désirs de son ego, mais aussi de remédier profondément aux blessures produites chez lui par la pulsion de mort. Se posant la question « *La psychanalyse est-elle un nihilisme ?* », elle distingue la théorie psychanalytique, théorie de connaissance des objets psychiques, qui « *fait partie de ce mouvement nihiliste d'objectivation de l'être de l'homme* » et « *la parole analytique, celle de l'analysant et celle de l'analyste, irréductible à cette objectalisation dont elle participe pour une part.* »⁷⁴ À la question posée, elle répond : « *La psychanalyse m'apparaît, plutôt, comme l'antidote modeste et tenace du nihilisme jusque dans ses formes les plus courageusement, les plus insolemment scientifiques et vitalistes. Elle est la doublure éthique, le garde-fou du surhomme.* »⁷⁵

⁷⁰ « Même le philosophe le plus attentif à la « sérénité de l'être » qu'est Heidegger ne le pense pas dépourvu de « négatif », mais inévitablement « enchâssé » dans le néant. » *Pulsions du temps*, 165.

⁷¹ *Essais de psychanalyse* (Payot - 1963) 80.

⁷² Mc 15, 34.

⁷³ Lc 23, 46.

⁷⁴ *Au commencement était l'amour. Psychanalyse et foi*, 78.

⁷⁵ *Ibid.*, 82.

C'est pourquoi, la mort de Dieu le Père, revendiquée *ad nauseam* par des générations de penseurs post-nietzschéens, ne la trouble pas. Elle précise : « *Cette mort du Père est grosse de toutes les promesses libératrices, à condition de réinventer de nouvelles variantes de cette « intelligence amoureuse » qui fut appelée Dieu (...) L'amour de transfert, inventé par la toute jeune psychanalyse, lui apporte aujourd'hui sa modeste et si dérangement contribution* »⁷⁶. Car « *c'est bien l'amour qui se transfère dans l'écoute que nous prêtons aux paroles, pulsions et affects de nos patients* »⁷⁷, écrit-elle. « *Il n'y a d'autre moyen de traiter un amoureux ou une amoureuse que par l'amour d'écoute, dit contre-transfert. Le thérapeute amoureux de son analysant s'y engage, car c'est seulement ainsi qu'il est capable de capter les vérités d'autrui. Pour pouvoir les lui dire, les lui rendre, avant de se déprendre de cet amour de contre-transfert.* »⁷⁸

« *Par le lien transfert-contre-transfert, l'analyse répare les blessures narcissiques et restaure la capacité d'aimer. Par l'association libre de l'analysant et grâce à l'interprétation de l'analyste, cela advient. L'état de grâce de l'analyse ! C'est rare, mais ça existe* »⁷⁹ Pour Julia, l'interprétation de l'analyste a pour vocation d'écouter et traduire les traumatismes refoulés, affleurant dans l'association libre de l'analysant. Cette traduction l'aide à les traverser et le rend capable de créer de nouveaux liens : avec les humains bien sûr mais aussi, comme l'avait fait la grande Colette, avec les plantes, les bêtes, sa propre animalité, et l'univers entier. Notons au passage que si l'écoute de l'analyste est vue par Julia comme « *un amour d'écoute* », celle-ci inclut pour elle sa parole interprétative conçue comme « *une parole d'amour* ». « *Une parole d'amour est souvent plus efficacement, plus profondément, plus durablement que la chimio ou l'électrothérapie, notre seul moyen de remédier à cet état de choses (le chaos de notre sexualité) dû sans doute à notre destin biologique, mais aussi et en même temps à des paroles malvenues, malveillantes.* »⁸⁰

À la fin de *L'Horloge enchantée*, la conscience libérée de Nivi s'immerge dans un univers symbiotique. L'Eden originel, enveloppant, fusionnel, le monde en expansion se déployant en multivers à l'infini, la famille secrète, complice et limitante, autant de thèmes qui s'y enchevêtrent, s'y mêlent et se séparent pour se réunir de nouveau dans la lumière souriante, sereine et pure, d'une aurore première.

Dans ces textes autobiographiques où elle parle d'amour détaché et d'état de grâce, de lumière aurorale et d'Eden originel, Julia se montre un peu moins athée et un peu plus chrétienne, une sorte de psychanalyste chrétienne comme pouvaient l'être Maryse Choisy et Françoise Dolto, une « athée chrétienne » dit Catherine Clément. Dans la mesure où elle définit le contre-transfert analytique qu'elle pratique comme « un amour d'écoute » dépassionné, Julia l'inscrit dans le contexte de l'*agapé* évangélique. Cet amour n'est pas lié à son objet, il n'est pas l'amour de l'analysant, mais en quelque sorte un « amour de l'amour » qu'elle lui porte, de Dieu dirait saint Jean⁸¹.

« *L'athéisme qu'on dit inaccessible aux femmes, toujours en quête d'illusion, c'est-à-dire d'un amant mère-père, s'ouvre à celles qu'habite le désert légué par leur père mort.* »⁸² Dans ce

⁷⁶ *Thérèse mon amour*, 475. « *L'interprétation analytique est consubstantielle à l'amour de transfert/contretransfert sur lequel elle s'appuie et dont elle se déprend.* » (*Du mariage considéré comme un des beaux-arts*, 157)

⁷⁷ *Pulsions du temps*, l'affect, cette intense profondeur des mots (Fayard - 2013) 256.

⁷⁸ *Thérèse mon amour*, 84. « *Lacan nous a mis en garde : évitons que la psychanalyse ne devienne un « moralisme compréhensif ». Mais un accompagnement - dirais-je : en amour ? À condition de l'entendre jusqu'aux frontières de l'inconscient et de la biologie, là où se joue la guerre, la haine, le rire et le silence. Un accompagnement singulier, approprié à chaque personne, pour qu'elle redevienne capable de nouveaux liens...* » (*Du mariage considéré comme un des beaux-arts*, 154)

⁷⁹ *Je me voyage*, 143. « *L'analyste se donne ainsi une exorbitante confiance dans le pouvoir du lien transférentiel et de la parole interprétative.* » (*Au commencement était l'amour. Psychanalyse et foi*, 20).

⁸⁰ *Au commencement était l'amour*, 66.

⁸¹ « *Ο θεός αγάπη ἐστίν* » (1Jn 4,8).

⁸² *Le vieil homme et les loups* (Fayard - 1991) 257-258.

désert, qui s'est ouvert à elle après l'assassinat de son père, Julia-Stephy, migrante voyageuse dans *Le vieil homme et les loups*, dit avoir deux options : « Rechercher l'enfance » ou « jouer l'errance ». Elle ne choisit rien, ou plutôt choisit tout : en faisant confiance au « *mirage du père-mère* » de la croyance et en voyageant dans « *la nuit courageuse* » de l'athéisme.

Dès lors, cet athéisme chrétien, dont Catherine Clément crédite Julia, prend sens. Il est cette foi détachée qui renonce à Dieu comme objet comblant, comme idole toute-puissante, pour y adhérer comme espace omnicontenant, comme à l'Être dont Heidegger disait qu'il est « l'Ouvert » (*das Offene*), et Spinoza qu'il s'aime d'un amour infini, et tout en lui. C'est pourquoi, évoquant le Dieu de Thérèse d'Avila, Julia écrit que, pour elle, « *la Paternité idéale n'est plus punitive mais agréable et nourrissante : elle satisfait la personne, elle affirme l'avantage de vivre, elle est joie.* »⁸³

Pour Julia Kristeva, « *Le besoin de croire et le désir de savoir, jamais l'un sans l'autre, sont les conditions universelles pour que les humains soient capables de parler et de se lier.* »⁸⁴ Ils ne sont pas antinomiques : « *Le besoin de croire* » est fondement et condition du « *désir de savoir* »⁸⁵. Ce dernier prend source dans une confiance originelle sans laquelle il ne pourrait surgir, et cette confiance, à l'épreuve de ce désir, se trouve confortée. Dès lors, agnosticisme et mysticisme peuvent aller main dans la main, nuit et lumière côte à côte, et déboucher sur cette joie dont Jésus disait qu'elle est imprenable⁸⁶.

⁸³ *Thérèse mon amour*, 522.

⁸⁴ *Une vie psychique est une vie dans le temps*, entretien avec Julia Kristeva de Françoise Coblence et Marcela Montes de Oca, paru dans « la Revue française de psychanalyse », 2017, 358.

⁸⁵ *Du mariage considéré comme un des beaux-arts*, 141.

⁸⁶ Jn 16, 22.